

les paroles solennelles de Cæsius elle avait trouvée dans les bras de Paula Galla lui avait paru si douce, son âme en était restée jusqu'au soir si pacifiée, presque heureuse ! que dans la désillusion présente elle s'y reportait spontanément. La lutte qu'elle soutenait depuis les ouvertures du chevalier, à coups de hautains raisonnements, ne faisait qu'accroître sa lassitude morale. " Se fier à son âme, écouter la voix de l'âme ", c'était bientôt dit. Elle avait beau se pencher sur cet abîme du moi, tortueux, enténébré, elle n'entendait venir que des rumeurs incertaines, un bruit d'arguments entrechoqués, sans que du choc jaillît le moindre éclair de vérité. " Observe ta décision ! " Mais laquelle ? Fallait-il attribuer " au jeu normal des rivalités humaines " les conséquences épouvantables des entreprises paternelles ? La brutalité de tout le monde, dans cette société où chacun se trouvait attaqué par les audaces du voisin, était-ce vraiment un exercice de légitime défense, une nécessité de vie ou de mort, que l'on pouvait déplorer mais qu'il fallait admettre, sans " lutter contre les décisions divines " ? . . .

Ou bien fallait-il renoncer catégoriquement à voir dans l'iniquité des autres un droit personnel à l'iniquité, et sacrifier la richesse au devoir ? . . . Mais cela, pourquoi ?

Pour le plaisir de la vertu ? Plaisir réel assurément ; mais dédaigné, rejeté, honni par l'appétit vulgaire des égoïsmes ! Même chez les stoïciens, même chez Polla, elle voyait bien ce que devenait la théorie quand se proposait l'abnégation pratique du désir personnel. Non, c'étaient là des mots, de belles phrases . . . Et alors ?

Vivre honnête par peur du jugement des dieux ? Oui, les dieux ! Son enfance avait été nourrie de leur histoire, pénétrée de leur respect. Mais, depuis qu'elle réfléchissait, que de doutes l'avaient saisie ! . . . Où donc se trouvaient-ils ? Qui donc les avait vus ? Quels témoignages lui donnait-on de leur réalité, de leur autorité ? Elle avait beau scruter les arcanes du culte, elle n'apercevait que des hommes et des femmes, transportant dans l'Olympe toutes les rivalités et les vices même de l'humanité !

Où donc était la vérité ? . . .

Le lendemain matin, elle se décida brusquement. Elle sortit du jardin par le *posticum* et, faisant un détour pour éviter les chemins fréquentés, gagna la rue de Castor et Pollux.

Le cœur lui battait un peu tandis qu'elle montait le petit escalier des Galates. Elle frappa à la première porte. Personne ne répondit. Elle entra : c'était une chambre à coucher avec deux lits assez pauvres, une table de bois, des écuellles rouges vernies, quelques vases communs de terre ; dans un coin un balai de palmier, et pendus au mur quelques vêtements de ce drap de Canuse dont la couleur foncée rappelait celle du moût troublé.

Comme elle refermait la porte, celle de l'atelier s'ouvrit et Cæsius parut sur le seuil. En voyant la jeune fille son visage irrégulier s'éclaira, et il dit ses seuls mots :

— Je pensais bien que vous reviendriez. Veuillez entrer.

Elle entra, un peu gênée, ne sachant que dire. Pour dissimuler son trouble, elle prit occasion du travail de l'artiste. Dans l'étau une pierre était serrée que le jeune homme avait commencé de dégrossir avec un outil de fer mousse. Elle le pria de continuer. Sans mot dire il s'assit, imbiba l'outil de poudre d'émeri détrempée dans l'huile et mit en branle l'archet qui le mouvait. Pendant quelques minutes. Vera resta silencieuse, suivant des yeux les gestes mesurés du graveur. Enfin elle osa parler.

— C'est une cornaline, n'est-ce pas ?

Le jeune homme arrêta l'archet.

— Oui, répondit-il simplement.

Il n'ajouta plus que la pierre venait d'Arménie. Mais la prenant dans les doigts il la regarda obliquement comme pour suivre l'apparition du dessin.

— Qu'y voulez-vous figurer ?

Il sourit, de ce sourire calme qui le rendait moins laid.

— Permettez-moi de n'en rien dire encore. C'est un camée que j'ai dessein de monter en bague. C'est la plus belle pierre que j'aie : sa teinte est superbe, son grain merveilleusement uni. J'en veux faire un chef-d'œuvre.

Il s'interrompit brusquement. Des pas retentissaient dans le corridor.

— C'est ma mère. Elle a cessé son commerce de parfums et s'occupe maintenant ici à des travaux de lingerie. Ma sœur lui tient compagnie en décorant à la main des vases de céramique.

Il ouvrit la porte. Les deux femmes entrèrent. A la vue de la Romaine, Paula Galla ne put retenir un mouvement de surprise. Elle lui saisit la main qu'elle baisa respectueusement.

— J'aurais peut-être dû ne pas revenir, dit Vera, car ma présence vous rappelle de tristes souvenirs. Mais vous avez été bonne pour moi . . .

Elle hésita, puis acheva :

— . . . et j'ai besoin de bonté.

La Galate sourit à son tour.

— Ne parlons plus du passé, mon enfant. Vous n'y avez été pour rien d'ailleurs. Laissez-moi plutôt vous remercier de votre générosité : grâce à vous nous allons vivre à l'abri du besoin. Et même nous en avons déjà fait profiter d'autres plus pauvres encore, que nous visitons. Il y a ici tant de misères et de souffrances !

Vera ne sut encore que répondre. Ses idées acquises se trouvaient déroutées à nouveau par cette simple phrase. Elle murmura quelques mots embrouillés, rougit de son propre embarras, puis, sentant qu'elle devenait ridicule, parla franchement :

— Je n'ai pas grande expérience de la vie. C'est un tort, je commence à le croire. Ne pourrais-je vous accompagner une fois dans vos visites ?

— Oh ! bien volontiers. Mais . . . que dira votre père ? N'avez-vous pas peur qu'ici l'on vous reconnaisse ?

— Mon père est à Rome en ce moment, et je suis pour quelque temps citoyenne de Pompeia.